



RÉALITÉ 2.0

Une exposition dans des appartements

Du 12 au 29 septembre 2012

LEÏLA GARFIELD

Fascinée par l'image du quotidien, Leïla Garfield capte sans cesse l'instant à la recherche d'une lumière, d'un cadrage ou d'un sujet inattendus, jouant parfois avec la matière altérée de la pellicule photographique. Ces instantanés rendent compte de sa vie quotidienne mais aussi de ses voyages, de ses rencontres et de ses humeurs. Le flot d'image qu'elle se constitue au jour le jour est mis en ligne sur son blog « Berlin ♥ me », qui compose une œuvre à part entière. Ce véritable *work in progress*, nécessitant une discipline et une implication quotidienne, est un carrefour d'idées, d'histoires dans lequel l'internaute peut évoluer et se perdre. Aucune hiérarchie particulière n'organise les images et pourtant des thématiques ou des images fortes se détachent. L'artiste ajoute parfois des commentaires ou des pensées, comme sur un de ses carnets Moleskine qu'elle ne quitte jamais, faisant de ce site un récit de vie à la fois intime et ouvert à tous. Ainsi, le blog propose une seconde réalité de l'image photographique.

En développant ses prises de vues sur une pluralité de supports (papier photographique, brillant, mat, polaroids, cartes postales, de visites...), dans différents formats (grands, petits, carrés, rectangulaires) et selon un accrochage varié (encadré ou non, cloué, scotché), l'artiste transforme la réalité de l'image numérique. Le tirage papier influe sur l'impact de l'image qui diffère selon le format et le mode de développement. La découverte de l'installation photographique *Berlin ♥ me* (2012), qui permet de circuler d'un visuel à un autre, fonctionne sur le modèle du blog : tous deux permettent une lecture dans un ordre aléatoire, sans cesse renouvelé, et donc à chaque fois unique, de la réalité de l'artiste. Ainsi, l'internaute ou le spectateur se l'approprié et se crée sa propre réalité.

LÉON ROSE MAGMA

Morgane et Salomé, deux créatrices protéiformes, ont créé la marque de prêt-à-porter LEON ROSE MAGMA en 2009. Joyeuses, dynamiques et légèrement décalées, leurs collections ont une identité forte et habillent avec délicatesse, humour et avant-gardisme.

Avant de finaliser un vêtement et d'achever une collection, un long processus de création se met en place : dessiner le patron, choisir le tissu, couper, tailler... De ces étapes demeurent, comme abandonnés après une bataille, les « fantômes » des pièces, les négatifs des formes découpées. Elles ne sont pas le vêtement, sont importables, inutilisables semble-t-il. Pourtant, une fois la collection envoyée et l'atelier vidé, ces chutes deviennent le support d'une certaine nostalgie, comme la chambre vide d'un enfant ayant quitté la maison. Ne pouvant se résoudre à les jeter, Morgane et Salomé ont décidé de donner une seconde vie à ces restes en créant avec eux une fresque, pièce unique de leur collection « Jackpot », réalisée pour la saison printemps-été 2012. Cloués, punaisés, écartelés sur le mur, ces morceaux multicolores aux formes oniriques – bananes, queues de poisson, feuilles, visages, papillons, peaux de bêtes... – passent au rang d'œuvre et non plus de déchets, deviennent sculpture et peinture. Chaque forme évocatrice devient partie constituante d'un tout, d'une tache monumentale, réalisée selon une certaine symétrie, et évoquant les tests de Rorschach. Ce totem animalier et monstrueux, révélant malgré tout l'unicité de chaque pièce qui le compose, s'offre comme support à l'imagination et à la rêverie.

Ainsi, la fresque *Ornithoptera Textilamus Royal* (2012) donne une autre réalité aux vêtements des collections passées et révèle les liens qui existent entre la mode et l'art contemporain.

ALEXANDRA LÖWE

Avec *Réalité 2.0 : Helsinki* (1998-2012), Alexandra Löwe propose une mise en image plastique et fragmentaire de son séjour Erasmus en Finlande et des sentiments qui y sont liés.

Une ligne de cadres noirs présente des photographies issues de sa vie quotidienne, de ses amis, de son environnement. L'autoportrait noir et blanc résonne avec celui de l'artiste en poupée. Sous le portrait de sa mère, pris lors de l'anniversaire de cette dernière, sont déposés des chardons blancs séchés en hommage à cet être désormais disparu. De petits paysages en céramique font écho aux photographies placées au-dessus d'eux. Les formes circulaires qui composent ces sculptures renvoient à l'astre présent dans la vidéo et au fameux soleil de minuit – phénomène visible uniquement au-delà des cercles polaires – qui a constitué une expérience marquante pour l'artiste.

Cet accrochage horizontal, étiré, reprend une figure centrale dans le travail de l'artiste, celle de la ligne comme chemin, pensée ou horizon. Elle se matérialise ici dans le fil électrique, de coton, de fer, les tiges de fleurs, les bordures et des cadres.

Cette installation permet de comprendre que la réalité n'est pas uniquement physique ou palpable : elle se construit à partir d'une expérience individuelle du réel et pour cette raison est propre à chacun. Avec *Réalité 2.0 : Helsinki*, Alexandra Löwe parvient à nous faire partager sa réalité en nous transmettant sa fascination, son amour et sa nostalgie d'une époque de sa vie.

Le village des Olympiades, conçu par l'architecte Michel Holley, rassemble diverses tours, toutes nommées d'après une capitale. L'appartement qu'investira Alexandra Löwe lors du parcours des 22 et 23 septembre se situe dans la tour Helsinki. Cette dénomination, en résonance avec l'histoire personnelle de l'artiste, a impulsé la création de l'installation présentée à la galerie.

KAI-DUC LUONG

La vidéo *Éléments* (2012) de Kai-Duc Luong est une promenade dans les paysages de l'île de Maui, située dans l'archipel d'Hawaï. Les images glissent lentement d'un voilier, à la mer, au son du chant des baleines. Peu à peu, la caméra se rapproche de la terre pour débarquer le spectateur sur l'île et lui faire découvrir ses environs et sa végétation. L'eau qui ruisselle le long de la forêt et sur ses mousses compose un chant délicat et relaxant. Les végétaux qui se balancent au gré de la brise nous font ressentir la douceur de vivre de ce paysage. Un arc-en-ciel vient couronner ce paysage idyllique, comme un signe d'espoir. Dans le dernier plan, l'artiste apparaît de dos, marchant au cœur de l'île. Il semble achever une promenade, un parcours et s'engage sur le chemin du renouveau.

Contrastant avec cette quiétude, la vidéo *Avant le Printemps* (2012) nous transporte dans les pays arabes quelques mois avant les événements du printemps dernier. Les séquences courtes, la succession d'images d'animaux se terrant, fuyant ou au contraire prêts à attaquer, les hommes en mouvement, déplaçant des objets au son d'une musique sourde, créent une tension et annoncent un bouleversement. Un sentiment de fragilité se dégage de ces personnages et l'angoisse naît chez le spectateur. Les images noires et blanches confèrent une dimension intemporelle et mythique aux événements qui se trament. La vidéo n'en dit pas plus, rien ne se déclenche et pourtant nous savons que quelque chose se prépare. L'Histoire se répète, les conflits s'enchaînent et les populations souffrent les plus grandes violences.

La confrontation de ces vidéos souligne durement le fait que l'homme est parfois soumis à sa réalité. Elle dépend d'une situation géographique, politique, culturelle... L'homme se construit par rapport à un réel qui l'entoure, le submerge et le dépasse.

Les photographies présentées sont extraites d'autres vidéos de l'artiste qui seront visibles lors de la soirée de projection du 15 septembre à la galerie et dans un appartement du parcours les 22 et 23 septembre.

GASPARD MAÎTREPIERRE

Passionné par l'histoire des civilisations disparues, les mythes, les théories de l'évolution et les symboles ésotériques, Gaspard Maître pierre présente, avec son installation *Les Rêves et les Dieux* (2011- 2012), un bestiaire constitué de personnages mi-hommes, mi-animaux. Des rois aztèques aux visages squelettiques surgissent du noir, à la fois rieurs et menaçants. Telles des ombres fantomatiques, ils nous observent et semblent nous dire que quelque chose nous échappe, qu'ils n'ont pas véritablement disparu. Dans ce bestiaire, des dieux zoomorphes apparaissent sur des dessins ou des trophées de chasse, comme des résurgences des cultes égyptiens polythéistes. Les civilisations antiques grecques et mésopotamiennes sont également présentes, à travers des textes extraits d'ouvrages divers et des personnages peints sur les illustrations.

À ces personnages issus de temps ancestraux s'ajoutent des aliens, venus d'autres horizons. Loin du cliché des soucoupes volantes détruisant les villes, les extraterrestres de l'artiste s'immiscent dans la civilisation humaine, jusqu'à en adopter certains codes : ils conduisent des voitures, ont une vie de couple, se font papas. Êtres humains améliorés, ils sont partout autour de nous mais nous ne les voyons pas...

En superposant diverses couches historiques, mythiques et temporelles et en s'en appropriant les figures tutélaires, Gaspard Maître pierre compose sa propre religion mais surtout sa propre interprétation de l'Evolution des espèces. En effet, certaines zones d'ombre dans notre Histoire sont telles qu'un doute s'insinue : les figures de la Dame de Nazca au Pérou demeurent un mystère, l'extinction des dinosaures ne s'explique encore que par une théorie non confirmée et l'existence des extraterrestres ne peut être totalement invalidée. La réalité dans laquelle nous vivons est-elle vraiment celle que nous croyons être ? ...